

# **Entrer chez les autres : un processus de négociation d'entrée sur le terrain**

**Rebecca Weber**, Doctorante en Psychologie sociale

---

Université Lyon 2 - France

## **Résumé**

À partir d'exemples de terrain issus de notre travail de thèse en psychologie sociale, nous questionnons l'interaction d'enquête au regard des conséquences qu'elle engage dans l'analyse des données. Nous examinons les situations d'incertitudes dans l'enquête au regard de la notion de distance sociale afin de comprendre comment leurs transformations deviennent un moteur d'avancement dans la recherche. Notre réflexion, située au cœur du croisement de l'élaboration théorique et méthodologique, interroge l'effet des subjectivités dans l'implication du chercheur au cours de la recherche. Cette intersectionnalité met en lumière les asymétries entre chercheur et enquêté, analysées au cœur de la rencontre des différents agencements des dimensions de l'identité sexuée et de ses attributs sociaux. Ces mouvements dans le processus de la recherche sont abordés par une pratique s'appuyant sur les connaissances issues de la Psychologie sociale.

## **Mots clés**

TERRAIN, DISTANCE SOCIALE, INTERSECTIONNALITÉ, DISTANCIATION

## **Introduction**

Nous examinons ici comment les moments de désaccord sur le terrain entre l'enquêté et le chercheur peuvent être utilisés pour interroger la façon dont ils éclairent par la suite des dynamiques relevant de notre objet de recherche. Pour cela, nous allons utiliser les notions d'identification et d'appartenance ainsi que la notion de la « bonne distance » dans l'analyse des interactions. Puis, nous nous intéresserons aux logiques sociales qui relient les interactions et leur analyse, dans la mesure où elles permettent d'approfondir la prise en compte du contexte dans lequel les données sont produites. Notre objectif, dans cette exploration des dynamiques du terrain, est de contribuer au développement de l'étude de l'identité sociale dans un contexte de terrain particulier mais aussi de participer à une discussion plus large sur les méthodologies qualitatives.

***Contexte de recherche : la transmission sexuée chez les familles migrantes***

Nos recherches portent sur l'identité sexuée dans le contexte prototypique de l'acculturation familiale, contexte dans lequel les parents ont été élevés dans un pays différent de celui dans lequel leurs enfants sont élevés (Kuczynski & Navara, 2006). On considère que les enfants, peu importe le contexte culturel, deviennent des acteurs sociaux compétents en s'ancrant dans des cadres déjà structurés par des représentations sociales sexuées. Toutefois, lorsqu'on développe une identité sexuée, on adopte une position plus ou moins marquée dans les représentations qui sont disponibles, donnant lieu ainsi à une variété d'identités sexuées (Duveen, 1993). Ainsi, les représentations peuvent donner lieu à différentes identités sexuées et donc à des chemins de développement distincts de l'identité sexuée qui dépend à la fois de la marge d'action du sujet et des contraintes sociales. La migration impose une transition qui met en lumière les relations à la filiation, auxquelles nous-mêmes nous ajoutons la question de la transmission de l'identité sexuée. Selon Fogel (2007), la migration conduit à la déconstruction et à la reconstruction des pratiques et des affiliations entre les parents et leurs enfants. Aussi, l'identité sociale est toujours structurée par la transition liée à la migration. En termes de processus psychosociaux de la comparaison et de la reconnaissance sociale, le migrant peut être perçu en tant qu'étranger par les autochtones de son pays de résidence, ou bien en tant qu'immigrant, ou un émigrant par les personnes de son pays d'origine. Ce double contexte, l'entrecroisement entre le genre et la migration, construit l'arrière-fond des interactions qui s'avèrent à première vue fortement asymétriques.

Les exemples du terrain qui seront ici cités sont issus de notre travail de thèse. Celui-ci s'attache à comprendre la transmission sexuée chez des familles ayant migrées de l'Afrique subsaharienne vers la France. Pour cela, nous menons des entretiens à domicile et nous réalisons des observations ethnographiques dans une église évangélique congolaise. C'est dans ce contexte que nous cherchons à comprendre le processus de transmission des représentations sexuées dont on suppose qu'elles sont différentes dans le pays d'origine des parents et dans le pays où nos sujets résident, la France. Nous nous interrogeons sur la manière dont le changement représentationnel du genre apparaît à travers la transmission intergénérationnelle. Deux questions de recherche se posent ainsi : Est-ce que l'identité sexuée sera modifiée/maintenue? Quelle est la transmission pour la construction future du monde social?

### **Les asymétries sociales du contexte de terrain**

Notre entrée sur le terrain coïncident immédiatement avec la confrontation à un certain nombre d'asymétries sociales (Howarth, 2002). Notre objet de recherche, l'identité sexuée et sa transmission, nous dote d'un certain pouvoir symbolique : celui de construire une interprétation, certes hypothétique mais néanmoins réelle, des identités des enquêtés. Or, le regard de « l'autre » (l'intervieweur) peut avoir des conséquences destructives pour le participant, telles que la réification des catégories sociales stigmatisées, ou la souffrance liée à leur trajectoire personnelle.

#### ***Une distance sociale imaginée***

Avant même l'interaction chercheur/enquêté, un certain nombre d'asymétries sociales se présentent. Afin de comprendre plus tard leur apparition dans le corpus, afin de mettre en place la « bonne distance », nous allons d'abord esquisser ses manifestations caractérisées par les multiples attributs sociaux et leurs asymétries. Tout d'abord, le cadre de la recherche pour l'intervieweur est celui de la sollicitation pour des entretiens et de l'observation lors des pratiques religieuses. Ce contexte positionne dès lors le chercheur et l'enquêté en situation d'asymétrie. En effet, l'enquêté se dévoile à quelqu'un de différent et qui lui était jusqu'alors inconnu. Celui-ci n'a aucune raison d'accepter de faire partie de la recherche. La demande vient de la part de l'universitaire qui a besoin de données de terrain pour parvenir à ses fins, à savoir l'obtention d'un diplôme. Vient ainsi une autre asymétrie, celle de la position sociale dans la société. En effet, les enquêtés sont souvent des réfugiés ou demandeurs d'asile qui, pour certains, ont dû quitter leur pays d'origine parce que leur vie était menacée pour des raisons politiques ou ethniques. Venus en France pour survivre, ils sont sollicités par le chercheur de la société du pays d'accueil. Le statut du chercheur s'oppose une nouvelle fois à celui de l'enquêté. En effet, tandis que les enquêtés en situation de réfugiés sont considérés comme des minorités ethniques en arrivant en France de l'Afrique subsaharienne (catégorie sociale s'accompagnant pour certains d'une expérience de stigmatisation liée à leur couleur de peau), l'intervieweur (une américaine) fait l'expérience d'une migration choisie et s'insère dans un groupe ethnique majoritaire : celui des « blancs ». Dans ce contexte, comment utiliser le rapport d'interaction sans réactiver les différentes asymétries, de façon violente pour le sujet, mais tout en s'en servant pour la production de données?

Nous avons supposé que cette distance sociale radicale nous permettrait de tenir une certaine neutralité. En effet, nous pensions qu'il n'y aurait pas d'identification à une catégorie commune, ce qui fournirait ainsi une distance pour appréhender le monde des participants. Or, dès notre entrée sur le terrain,

nous avons rencontré certaines difficultés dans la passation des entretiens qui nous ont amené à interroger nos propres stéréotypes. En effet, cette « distance » n'avait pas tant pour but de comprendre l'autre, mais résultait plutôt de notre curiosité et de notre méfiance vis-à-vis de leur différence. Le lieu de l'enquête lui-même portait en lui cette « distance » construite par les stéréotypes. Et c'est justement l'espace du terrain qui a fait ressurgir plus clairement que nous avions des stéréotypes qui influençaient l'histoire de notre projet de recherche, sa construction et sa mise en route.

Parce que notre terrain est situé dans les banlieues d'une ville française de taille moyenne, cet espace urbain a donné lieu à l'activation mentale de tout une série de représentations issues de films et de clips vidéo présentant l'endroit comme dangereux, violent et dominé par des bandes d'émeutiers vendant de la drogue. Des images télévisées, des inégalités matérialisées par les différences structurelles (qualité des écoles, stigmatisation ethnique, service des transports, accès à la formation) se sont ajoutées aux représentations que nous nous sommes faites des personnes habitant ces espaces. Ces représentations amènent les personnes étrangères à ces lieux à en parler avec une certaine méfiance. Nous avons ressenties cette même méfiance lorsque nous nous rendions aux domiciles des enquêtés pour les entretiens ou lorsque nous allions à l'église Congolaise. Sociologiquement parlant, l'espace de notre terrain est un lieu de sociabilité qui n'est pas mixte en termes de classes sociales, ce qui met en avant les divisions ethniques du système de classes sociales. En effet, les milieux sociaux-économiques défavorisés dans les espaces urbains sont le plus souvent habités par des personnes issues de l'immigration et donc porteuses d'une stigmatisation ethnique et des retombées d'une histoire coloniale. Mais contrairement aux aprioris, nous n'avons pas été témoin de violence ni même d'échange de drogue lors de notre année de présence sur ce terrain.

Ces stéréotypes soulignent la distance préexistante entre l'exogroupe étudié et nous. Cette distance montre que l'identification de l'un à l'autre n'est pas possible en ces termes et dans ces conditions. Elle se révèle trompeuse car il ne s'agit pas de la « bonne distance », celle qui permet une différenciation entre le monde symbolique étudié sans réifier les stéréotypes et celui auquel on appartient. Au fil du temps, il est devenu plus évident que de telles représentations révélaient plutôt nos stéréotypes et que ces stéréotypes avaient pour origine le fait que nous n'habitons pas ce quartier, et que nous sommes un membre du groupe dominant qui construit et propage ces stéréotypes.

Pourtant, ces stéréotypes se sont révélés utiles, dans un premier temps, pour mettre en place une première relation de recherche, un premier contact avec les enquêtés. Mais comment, dans un deuxième temps, aller plus loin et se

rapprocher de cette « bonne distance » dans l'interaction pour produire un savoir scientifique critique? Cette distance sociale imaginée et projetée peut être comprise comme représentant et cristallisant les différences de positions sociales qui se manifestent au cœur de l'interaction sociale.

Être une femme blanche qui mène une recherche auprès d'une communauté africaine pose d'emblée la différence de la couleur de la peau, et ainsi la distance sociale peut ici être questionnée. Lorsque nous avons été étiquetées (Becker, 1985) comme « femme blanche de nationalité Française », nous avons compris que les enquêtés avaient assimilé l'idée que les personnes non blanches, comme elles, n'étaient pas perçues comme étant Françaises. Par le statut attribué, le chercheur peut venir re-présenter la normalité attendue du sujet et ainsi informer la construction de son discours. Selon nous, leur perception, fait état de la façon dont ils se sentent perçus en France par des Français blancs. En effet, il n'est pas neutre que ce soit une femme blanche qui mène l'entretien dans lequel les enquêtés parlent de leur expérience en tant que minorité ethnique. Supposer que nous sommes Françaises parce que notre peau est jugée blanche, les engage dans une relation opposant les catégories étranger/autochtone, alors que nous avons abordé la relation comme mettant en jeu deux étrangers issus de migrations différentes. Ces différences peuvent mobiliser des attentes de leur part : en tant qu'autrui, est-ce que nous allons leur assigner une appartenance, une identité? Est-ce que nous allons les considérer en tant que « *les Africains* »? Nous avons une double interprétation de leur usage récurrent de cette étiquette. Elle peut être comprise comme une catégorie qui leur est assignée par les Français pour démarquer leur statut de migrant, leur couleur de peau, leurs origines africaines. Mais « *les Africains* » pourrait aussi représenter une nouvelle identité créée par eux-mêmes suite à leur migration du continent africain vers l'Europe. Est-ce que dans leur pays d'origine ils se catégorisaient ainsi ou utilisaient-ils la catégorie nationalité? Le lien qu'ils font entre la nationalité Française et la couleur de peau blanche ainsi que leur auto-catégorisation « *les Africains* » vient révéler des éléments des relations autochtones/étrangers au sein du terrain de recherche. Quand nous leur expliquons que nous venons aussi d'un autre pays, nous partageons alors une identité de migrant, nous situant davantage dans le partage de certains attributs sociaux (*migrant*). L'identité est ici une moyenne pour décrire la différence mais on observe que la relation qu'entretient l'individu à la différence, qui change selon le contexte, déconstruit la stabilité d'une telle définition de l'identité.

Par ailleurs, d'autres catégories sociales sont également mobilisées par le contexte social du terrain : à l'église le chercheur est perçue comme croyant, comme membre de leur endogroupe, une appartenance qui se définit sur le plan

symbolique. L'appartenance religieuse peut conditionner la perception et les attentes du sujet sur la possibilité pour le chercheur de l'écouter et de le comprendre, car il s'agit ici de leur interprétation du monde actuel et de leur mort. Ce jeu de changement, voire de fluctuation, des statuts attribués au chercheur et à l'enquêté nous a permis de changer le type de distance sociale pour pouvoir créer le dialogue dans la situation d'enquête. Le chercheur peut de cette manière faire tenir et tenir lui-même des positions sociales différentes pour matérialiser temporairement des interlocuteurs imaginaires (Haas & Masson, 2006). La construction de la relation d'échange peut avancer si le chercheur parvient à analyser de façon critique les catégories sociales qui lui sont attribuées par l'enquêté, ce qui renseigne sur les catégories sociales pertinentes pour l'enquêté lui-même. En effet, ce n'était que dans la phase de la retranscription des données que nous nous sommes rendues compte que les enquêtés nous considéraient comme une Française parce que notre peau est perçue comme blanche. Il nous était très utile d'aller au-delà de cet étiquetage pour analyser ce qu'il vient dire sur l'interaction entre chercheur/enquêté et comment celle-ci fait parler des processus identitaires des sujets.

En observant la manière dont l'altérité pouvait être représentée ainsi que la manière de construire la relation à l'autre, nous avons montré l'importance du repérage des stéréotypes et des processus psychosociaux de reconnaissance et de comparaison sociale pour renseigner ce qu'il se passait dans l'interaction lors de l'enquête. Après une année d'observation sur le terrain, nous avons pu déconstruire nos stéréotypes pour mettre en place, petit à petit une relation d'enquête basée sur le lien social. Chacun des acteurs du terrain est devenu un sujet complexe, irréductible aux différentes identités sociales le caractérisant et dépassant dans la relation d'enquête mise en place la dichotomie chercheur/enquêté.

### *Une distance sociale stratégique*

Comment nous venons de montrer, nous considérons que l'enquêteur et l'enquêté peuvent s'approprier la distance sociale afin de servir leurs propres intérêts ou de mener l'entretien dans la direction souhaitée. Suite à notre demande initiale, les sujets répondent en nous donnant de leur temps pour les entretiens et en partageant leur espace religieux lors des observations ethnographiques. Ils peuvent ainsi instrumentaliser la distance sociale pour en réduire les effets, ou en jouer pour négocier la relation de pouvoir avec le chercheur en leur faveur (Bonnet, 2008). Ces éléments permettent de comprendre que la distance sociale n'est pas un élément statique, mais qu'elle se travaille de façon stratégique et peut ainsi se modifier.

L'exemple qui suit est la réponse qu'un homme Rwandais nous a formulée par mail suite à notre entretien. Nous observons ici comment l'enquête partage sa gêne liée à sa participation et nous informe des difficultés que l'on pourrait rencontrer pour recruter des participants :

*Bonjour,*

*Je ne sais pas si vous avez, avant d'entamer votre enquête, cherché à déceler des traits distinctifs de communication, des sujets tabous et l'extraversion du public visé [...] Je ne vous sers pas vraiment à grand chose. C'est à vous d'interpréter des réponses que vous recevez. Pour le cas des Rwandais, renseignez-vous encore comment les approcher. C'est un peuple naturellement très réservé et j'ai peur que la guerre ait eu de l'influence sur leur façon de communiquer ou ait suscité la méfiance envers l'autre.*

*Bonne journée*

Son courriel semble souligner la distance radicale entre nos propres attentes (parler de ses perspectives sur le genre), et sa propre expérience migratoire. Il nous fait savoir qu'il se sent interrogé par un « autre » qui le met face à sa gêne sans pouvoir la comprendre de façon intime. Il s'agit également d'une distance radicale entre nos expériences en tant que migrant privilégié et celui qui a migré pour survivre. De plus, en tant que réfugié politique, on peut supposer qu'il se méfie également des effets négatifs de l'enregistrement de son discours. En effet, cette procédure fait écho à son expérience passée : c'est parce que son discours n'était pas en lien avec celui du gouvernement au pouvoir qu'il a dû quitter son pays. Il nous communique que l'objet même de notre recherche est gênant pour le « public visé », pour son groupe d'appartenance sociale et nationale, ou peut-être utilise-t-il un euphémisme pour ne pas dire qu'il est lui-même gêné. Il déconstruit l'intérêt qu'il a pu nous apporter en déclarant qu'« il nous sert pas à grande chose ». En même temps qu'il rend illégitime la valeur de sa participation, il nous fait savoir que notre demande est gênante car on touche obligatoirement le sujet de la guerre et donc celui de la souffrance qui lui est rattachée. En précisant que d'autres Rwandais se méfieraient envers « l'autre », il nous fait savoir que lui-même se méfie envers l'autre, cet autre étant, dans ce contexte, nous-même. Et c'est donc aussi la méfiance qu'il éprouve à notre égard qu'il exprime ici. Est-ce qu'en tant qu'« autre » nous ne pouvons pas poser de questions à une communauté à laquelle on n'appartient pas? Avec une telle distance sociale, quelle est notre capacité, ou même notre droit, à comprendre le monde symbolique de l'autre? Cette interaction nous a amené à réfléchir sur notre capacité à théoriser quand il

s'agit d'une distance si radicale entre chercheur et enquêté. Cette distance sociale s'étend même plus loin dans l'étape qui précédait notre entrée sur le terrain, une distance sociale imaginée, avant que le terrain ne démarre, au sein d'un contexte social particulier.

On pourrait aussi analyser la distance sociale dans l'interaction à travers la perspective de toute relation d'échange participe au lien social qui se tisse entre les partis. Cela instaure le don et contre-don comme moteur d'action et d'engagement (Mauss, 2004; Pihel, 2008) dans la relation. Les enquêtés s'engagent dans la recherche et leur participation peut parfois être vécue ou être interprétée comme une dimension de contrainte ou d'obligation. Cet engagement dans l'enquête est suivi par la sollicitation spontanée d'un contre-don. Nous avons interviewé, par exemple, des familles qui nous ont demandé d'aider leurs enfants avec l'anglais, d'autres qui voulaient qu'on organise un échange culturel chez notre famille aux États-Unis, et d'autres encore qui demandaient à ce qu'on leur ramène des cadeaux des États-Unis. La fille du pasteur à l'église a pris des renseignements auprès de nous pour faire un stage aux États-Unis, une autre adolescente de l'église pratique son anglais avec nous dans les temps informels après le culte en vue de la préparation pour son diplôme. Ou encore, comme le montre l'extrait ci-dessous, un participant (P) nous (I) demande de le soutenir dans ses démarches de demande d'asile :

- *P : Merci beaucoup et euh peut-être un jour si quand vous aurez l'Ambassadeur une fois vous aurez le ministre une fois vous aurez l'avocate une fois vous aurez une fonction vous croyez que vous pensez un jour qu'il y a un un Pierre un monsieur un jeune jumeau et il est sportif*
- *I : Oui*
- *P : Pensez à moi aussi de me faire évoluer aussi au niveau de l'asile de me faire évoluer au niveau de men de mentalité de me faire évoluer au niveau de de mes travail et voilà quoi donc euh*

Durant l'entretien nous ne nous sommes pas rendu compte de la demande et de ses multiples niveaux implicites. Cette demande n'est apparue à nos yeux qu'au cours de la retranscription et elle vient souligner que le chercheur et son enquête peuvent être perçus comme un relais visant à aider, voir à bien « prédisposer » les migrants pour leur permettre de mieux s'adapter à la société d'accueil. Par ailleurs, la logique implicite du discours nous permet de comprendre que le participant suppose que nous aurons un jour des interactions professionnelles avec des personnes de haut statut dans l'administration française, sans pour autant décrire des fonctions précises. Ce passage nous informe donc qu'il nous perçoit comme quelqu'un qui a



l'ambition de faire carrière dans le secteur administratif et qui aura accès à un certain pouvoir dans ce domaine. La distance qui nous sépare pourrait donc lui être utile et notre pouvoir futur pourrait s'avérer utile pour l'aider dans ses démarches administratives. En conclusion, en demandant explicitement de l'aide pour ses démarches administratives et professionnelles, sa stratégie consiste à mettre en exergue le privilège lié à notre statut, notre lien professionnel avec l'association d'entraide, le statut de nos études universitaires, ou même les propriétés implicites de la couleur de notre peau.

Cet exemple d'une distance sociale utilisée de façon stratégique témoigne de la place explicite de la réalité sociale et des besoins administratifs des enquêtés dont on ne saurait faire abstraction pendant le processus de recherche. L'asymétrie de nos positions sociales est ici soulignée et se retrouve projetée au cœur même de son discours. La distance sociale entre nous deux semble immense, notre interaction débute en tant qu'alter-strict dans laquelle l'identification ne sert pas les intérêts de l'enquêté (Haas & Masson, 2006). Or, loin d'une asymétrie figée, la différence entre nos statuts sociaux est marquée, utilisée par l'enquêté à ses propres fins. Et, au moment de l'entretien, les intérêts de la recherche rencontrent les siens liés à sa demande de légitimité administrative. Ceci est renforcé par la projection et la catégorisation de la femme française blanche, de statut social favorisé qui laissent entrevoir des bénéfices intéressants pour le migrant. Ces intérêts respectifs imprègnent l'interaction sociale et leur prise en compte révèle des dynamiques du contexte social plus large entre une migration privilégiée et celle issue d'un besoin économique.

Comme nous l'avons montré, analyser les distances sociales imaginée et réelle nous permet de comprendre l'existence et le contenu de nos stéréotypes implicites. De telles interactions permettent d'élargir la perspective pour aller au-delà du contenu enregistré ou noté dans notre cahier de bord. Les différents statuts mobilisés lors de l'entretien par le chercheur et l'enquêté viennent révéler les dynamiques du terrain, et plus précisément les interactions sociales ancrées dans un contexte social plus large, qui renvoient aux rapports sociaux de pouvoir en France qui font sens pour les interviewés. Ainsi, on observe directement comment le terrain s'inscrit dans des logiques sociales qui l'encadrent, l'habitent et le restreignent (Devereux, 1980; Jodelet, 2003).

### **Vers une construction de la distanciation**

Mener une analyse critique qui déconstruit les situations d'interactions sur le terrain approfondie la réflexion sur la production de nos résultats. La mobilisation d'éléments issus de la rencontre entre chercheur/enquêté/terrain, met en évidence la rencontre de différents régimes de savoirs/pouvoirs, leurs

transformations, leurs régulations et les tentatives de mise en équilibre. Ces processus peuvent nourrir l'idée de « crise comme régime théorique » (Dorlin, 2005, p. 21) de fonctionnement et de production des mutations catégorielles autour des attributs sociaux. Par ailleurs, cette catégorisation a été questionnée au niveau individuel, autrement dit en tant que relevant d'un processus identitaire par lequel l'identité est le résultat des relations (Bhavnani & Haraway, 1994; Capdevila, 2011) produites dans et par le contexte de notre terrain. Pour mettre l'analyse de ces dynamiques au service de nos recherches, nous avons adopté un double questionnement réflexif portant sur la déconstruction des stéréotypes du chercheur et sur la mise en place de la distanciation sur le terrain. Que ce soit par la mobilisation de différentes identités sociales, par la projection, par la comparaison asymétrique ou encore par l'expérimentation du retour de stigmatisé, la distanciation s'est réalisée à travers des épreuves de terrain qu'il a fallu questionner et objectiver afin de saisir les processus de construction de la recherche.

La prise en compte de cette mobilisation identitaire nous a amené à effectuer un mouvement d'aller-retour entre le terrain et l'objet scientifique. En faisant appel à la manière dont les catégories sociales sont emboîtées les unes avec les autres, l'intersectionnalité nous a permis d'élargir notre approche théorique pour inclure l'effet et l'influence du contexte et la façon dont le privilège et l'oppression peuvent y entrer en relation (Samuels & Ross-Sheriff, 2008). Nous avons vu comment les catégories liées à la nationalité, au statut social du migrant, ou encore à la couleur de peau nous renvoient aux limites posées par nos cadres théoriques, mais plus concrètement aussi aux catégories que nous représentons successivement et parfois à nos propres stéréotypes. Cette intersectionnalité théorique nous a permis d'adapter notre intervention méthodologique pour répondre à nos questions de recherche.

Enfin, comme nous l'avons vu, ce n'est pas la distance sociale en soi qui est intéressante pour nous, mais l'analyse réflexive opérée sur ces interactions sociales qui sont mobilisées par cette distance (Bonnet, 2008). Ces analyses nous permettent alors de comprendre la logique interne de nos recherches et deviennent de ce fait une clef méthodologique. L'analyse réflexive transforme les interactions sociales en matériau parce qu'elles produisent une description du monde social étudié, la transmission sexuée. Nous pensons avoir mené à bien ces analyses dans le cadre d'une unité plurielle qui est le reflet du vécu des sujets qui composent l'objet même de notre étude.

### **Vers une intersectionnalité méthodologique et théorique**

Construire un terrain ne suffit pas à produire des données et encore moins une recherche. En effet, comme nous l'avons montré, c'est l'interaction entre le

regard porté sur la recherche et les actions/réactions de l'objet qui produit le savoir. L'interaction entre le chercheur et l'enquêté questionne la relation à l'autre, mais aussi la relation à sa discipline et à la manière de produire une recherche. À travers la problématique de la construction de la distanciation nous avons cherché à comprendre comment s'instaurait une relation de recherche et comment elle influençait tant la production du terrain et des données, que les affects et les positionnements identitaires et sociaux entre le chercheur et l'enquêté.

Si la production de connaissance se fait par l'analyse de la construction du lien entre les acteurs dans l'interaction, nous avons pu voir que ce lien n'allait pas de soi et qu'il était même loin d'être évident. En effet, il nécessite une interaction et sollicite donc l'action réciproque. Cette action, plus tard transformée en dynamique de recherche, est soumise à des phénomènes de résistances, de freins, d'incertitudes, qui sont autant d'éléments qui minent la production et angoissent le chercheur. Ici nous avons tenté d'interroger ces phénomènes en faisant la démonstration de leur opérationnalisation par leur transformation vers des mouvements d'ajustements méthodologique et théorique.

Notre réflexion s'organise autour de la notion d'incertitude traitée comme une ressource mobilisable dans la situation. L'incertitude, traitée à partir de l'expérience de retournement du stigmaté, de conflits entre stéréotypes, de projections sur l'autre entre les acteurs, a été un élément clef dans le processus de déconstruction des stéréotypes du chercheur. Ces rencontres incertaines entraînant des frictions de cadre de références et demandant aux chercheurs un travail de décentration pour permettre la continuité de la communication. Ce sont ces rencontres qui ont fait émerger dans la production les rapports de pouvoir autour d'attributs sociaux tels que le sexe et le genre, le privilège et la stigmatisation. D'incertitudes aux malaises puis des malaises aux ajustements dans la recherche, il semblerait que le travail de production par induction connaisse des effets de ricochets interactionnels dans le cadre d'une intersectionnalité méthodologique provoquant une intersectionnalité théorique.

Mais comment conclure ce travail en oubliant que si nous parlons d'interaction celle-ci n'a pas été respectée jusqu'au bout? Comment passer sous silence la part de l'autre qui interagit avec nous dans la production des données, et marque sa présence par son absence, comme une parole en filigrane dans l'article? Quelle part d'intervention? Quelles conséquences dans l'analyse? Autant de questions déjà soulevées qui demandent à être investies et expérimentées à travers notre objet d'étude. Parce que chercher peut se faire

dans un processus solitaire, trouver demande de rencontrer l'écho, et cet écho suppose précisément l'altérité. C'est ainsi que la prise en compte de l'autre dans le processus de production des connaissances se décline sous deux formes dynamiques nécessaires et qui se co-construisent au carrefour d'une part de la prise en compte de l'autre comme l'inconnu dans la recherche et d'autre part dans la construction d'une recherche de l'inconnu.

### Références

- Becker, H. (1985). *Outsiders : études de sociologie de la déviance*. Paris : Métailié.
- Bhavnani, K.-K., & Haraway, D. (1994). Shifting the subject : a conversation between Kum-Kum Bhavnani and Donna Haraway. *Feminism & Psychology : An International Journal*, 4(1), 19-39.
- Bonnet, F. (2008). La distance sociale dans le travail de terrain : compétence stratégique et compétence culturelle dans l'interaction d'enquête. *Genèses*, 4, 57-74.
- Capdevila, R. (2011, Juin-Juillet). *Transectional identities? The work of boundaries in constructions of identity*. Communication présentée à la Conférence for the International Society for Theoretical Psychology, Thessaloniki, Grèce.
- Devereux, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion.
- Dorlin, E. (2005). Sexe, genre et intersexualité : la crise comme régime théorique. *Raisons politiques*, 18, 117-137.
- Duveen, G. (1993). The development of social representations of gender. *Papers on Social Representations*, 2, 171-177.
- Fogel, F. (2007). Mémoires mortes ou vives. Transmission de la parenté chez les migrants. *Ethnologie française*, XXXVII(3), 509-516.
- Haas, V., & Masson, E. (2006) La relation à l'autre comme condition à l'entretien. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 71, 77-88.
- Howarth, C. (2002). Identity in whose eyes? : the role of representations in identity construction. *Journal for the theory of social behaviour*, 32(2), 145-162.
- Jodelet, D. (2003). Aperçus sur les méthodes qualitatives. Dans S. Moscovici, & F. Buschini (Éds), *Les méthodes des sciences humaines* (pp. 139-162). Paris: Presses universitaires de France.

- Kuczynski, L., & Navara, G. (2006). Sources of change in theories of socialization, internalization and acculturation. Dans M. Killen, & J. Smetana (Éds), *Handbook of moral development* (pp. 299-327). Mahwah, NJ : Erlbaum.
- Mauss, M. (2004). *Sociologie et anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France. Ouvrage original publié en 1923-1924.
- Pihel, L. (2008, Mai). *Le don/contre-don de Marcel Mauss. Un paradigme pour et au service de la DRH*. Communication présentée à la 5ème Journée d'étude sur la carrière, Lyon.
- Samuels, G. M., & Ross-Sheriff, F. (2008). Identity, oppression, and power : feminisms and intersectionality theory. *Affilia*, 23, 5-11.

**Rebecca Weber**, doctorante en Psychologie sociale à l'Université Lyon 2, s'intéresse à la mise en œuvre des méthodologies qualitatives dans le cadre de la recherche sur le genre, la migration, et l'acculturation dans des contextes familiaux et scolaires. Elle travaille en parallèle en tant que Psychologue du lien social dans un lycée professionnel.